

Ulysse aventurier.

- 1/ Le grand homme, l'aventurier et les autres.
 - 2/ L'aventurier dans les limites de *l'Odyssée* : L'Ulysse d'Homère.
 - 3/ L'aventurier et le voyageur.
 - 4/ L'aventurier hors des limites de *l'Odyssée* : L'Ulysse de Dante.
- Conclusion : Voyage sans retour.

1. Le grand homme, l'aventurier et les autres.

Le grand homme n'est pas un homme qui serait supérieur aux autres, c'est un homme qui va plus loin que les autres, il est en avance. Il a donc affaire à ce qu'il faut appeler, en général, *l'inconnu*, de lui, comme des autres. Mais justement il *découvre* cet inconnu. Et ce qui fait de lui un grand homme n'est pas le hasard de cette découverte, mais l'appropriation de cette découverte, dont il sait faire de *l'évidence* (en art, le grand homme est celui qui non seulement invente de nouvelles formes, mais il est surtout celui qui les transforme en formes classiques, comme déjà connues. Cf. Picasso : « je ne cherche pas, je trouve »). Le grand homme comporte donc à la fois audace et transgression, mais aussi classicisme et mesure. Il ne s'enfoncé pas dans le nouveau en s'avancant n'importe où.

C'est en cela qu'il se distingue de l'aventurier, caractérisé justement par le fait qu'il ne découvre rien. En quoi, à la fois il va moins loin que le grand homme, mais ouvre, au cœur du fini, une dimension inquiétante de questionnement. L'aventurier est une figure mille fois plus subversive que le grand homme, précisément parce qu'il ne réalise rien, sans compter que, tant que tout n'est pas consommé, on ne sait pas, on ne peut pas, les distinguer, l'aventurier et le grand homme sont réduits à leur commune dimension de transgression.

Ulysse, selon cette approche, semble bien être un aventurier plutôt qu'un grand homme : il n'a pas fait grand chose (à part peut-être le Cheval de Troie : mais il faudrait ici réfléchir sur la dimension de la ruse, dans la mesure où celle-ci — dans le contexte des poèmes homériques — n'est pas du tout le fait de la raison, car, dans le style sophistique, elle fait alliance avec les forces les moins efficaces et donne la victoire au moins bon et au moins fort. Le cheval de Troie n'est pas un acte de guerre, aussi bien cet épisode n'est-il pas raconté dans *l'Iliade*, mais dans *l'Odyssée*, geste d'Ulysse), mais il a assurément franchi quelques limites, dans la ruse, le crime, ce qu'on voudra. S'il y a un grand homme, c'est plutôt Achille. Dans l'Antiquité, la figure d'Ulysse en fait un fraudeur, un malin, un être astucieux, mais infréquentable.

2. L'aventurier dans les limites de *l'Odyssée* : L'Ulysse d'Homère.

Il s'agit donc d'examiner, dans le contexte où cette figure émerge, l'aventurisme propre à Ulysse.

Ici deux observations :

- 1/ Le champ de l'aventure, ou de ce qu'on appellera ainsi, pour Ulysse, est un champ qu'on peut dire *dégradé*. La principale différence entre *l'Iliade* (poème d'Achille, très accessoirement d'Ulysse) et

l'Odyssée (poème d'Ulysse) est que cette dernière commence quand tout est fini, quand la guerre est finie, qu'il n'y a plus de haut-faits à accomplir et que les armes ont fait la décision.

2/ Ce champ d'aventure est un champ clos : l'espace presque complètement fermé de la Méditerranée, à quoi il faut ajouter que le mouvement d'Ulysse est celui du retour, et qui plus est du retour chez-soi. Il y a aventure parce que ce retour est contrarié, sans cesse différé : c'est donc une aventure qui porte la dimension de la nostalgie plutôt que de la découverte. Autrement dit, avec la nostalgie une dimension de douceur et de repli sur soi qui récuse la fièvre aventurière qui va au dehors, qui accepte la tempête. Ici, même s'il y a tempête, elle n'est pas désirée. L'aventure d'Ulysse semble être une aventure involontaire, elle n'est aventure que dans sa dimension d'échec : Ulysse ne perd son chemin que parce qu'il est mauvais marin, ou, pire encore parce qu'il s'attache en chemin à des détours qui tiennent à ses inclinations les moins aventurières. Circé ou Calypso sont bien des sortes de chez-soi, des succédanés de l'intimité du foyer, d'un accomplissement du désir, en tout cas, elles retiennent, elles sont ce qui coupe son élan à l'éventuel aventurier.

Tout au plus, faute de véritable aventure, faute de véritable face-à-face avec l'inconnu, ce qui arrive à Ulysse, ce sont des mésaventures. Tantôt heureuses, même si elles ont la forme de la surprise et de la libération, ainsi la rencontre avec les filles d'Alkinoos ; tantôt à la limite du dérapage vers l'aventure vraie, mais toujours tenue et retenue, ainsi l'épisode des sirènes, qui montre un Ulysse rigoureusement raisonnable ; tantôt enfin, dans la forme de la possible aventure politique avec le surgissement de thèmes libérateurs, ainsi Circé, ainsi l'épisode du Cyclope, qui font apparaître l'autre limite du monde du voyage, le monde de l'esclavage. La mésaventure est une aventure instructive : elle conduit au bord du désastre, mais l'évite toujours. On est au bord de l'histoire, on n'y pénètre pas.

Ulysse est donc au fond un casanier, involontairement jeté dans l'aventure, et cherchant désespérément à s'en sortir. Il en résulte une transformation qui donne à l'aventurier malgré lui qu'est Ulysse une autre figure qui vient enrichir celle du simple aventurier : s'il navigue à l'aventure, jeté de port en port, de ville en ville, de pays en pays, Ulysse néanmoins s'intéresse : on ne dira peut-être pas qu'il explore, mais il voyage, il voit du pays.

3/ On peut observer, enfin, du point de vue de la structure du poème, telle qu'elle s'est établie selon la tradition, que le périple d'Ulysse est significativement clos, et même clos sur lui-même, puisque le récit du voyage odysseéen s'inscrit, comme un récit dans le récit, selon une boucle qui va de Calypso à Calypso, du Chant V au Chant XII, puisque ce récit n'est pas celui d'Homère, mais, celui d'Ulysse lui-même auprès des Phéaciens (du chant IX à XII, « les Récits chez Alkinoos »). Singulière aventure où, du début à la fin, on ne cesse de tourner en rond : heureusement qu'il y a Neptune !

3. L'aventurier et le voyageur.

En ces termes, Ulysse est donc ce qu'on peut appeler un aventurier au sens *faible*. Mais il est un voyageur, en un sens nouveau et vrai, sinon fort. Aventurier au sens faible, il l'est parce qu'au fond il ne tient pas à l'aventure, parce qu'il est passif et surtout parce qu'au total, au bout du compte, il y a un bout du compte ; il revient chez lui, dans sa famille au sens le plus intime du mot. Mais voyageur, il l'est vraiment et il invente cette nouvelle figure.

Si l'aventurier se distingue du grand homme en ce qu'il est impuissant à inventer ou à faire valoir quelque chose de nouveau et de fiable, le voyageur, sans dépasser les limites d'une aventure géographique, y repère ou y fixe une forme de stabilité, une figure qui interpelle, celle de l'étranger. Cela est de la plus haute importance. Si le personnage d'Ulysse a quelque chose d'essentiel, c'est là.

D'où l'incontestable aspect ethnologique de *l'Odyssée*, où nous accompagnons un Ulysse qui découvre d'autres pays, d'autres peuples (les Lotophages), toujours définis par ce qu'ils mangent, saisis dans la base de leur civilisation, mais aussi d'autres phénomènes naturels, d'autres contrées, des monstres ou des lieux effrayants. Bref, l'astucieux Ulysse parcourt en fait, comme il se doit, un monde qui correspond à sa propre activité constitutive d'un monde : le monde de l'homme astucieux est un monde de pièges, et ce sont de pièges, sous diverse formes, qui donnent à Ulysse les étapes de son voyage, mais de ces pièges, il triomphe : en quoi ils ne sont pas nouveaux, et en quoi il les maîtrise. L'Ulysse d'Homère n'est même pas un aventurier, il est trop astucieux pour cela. Il tourne en rond dans un monde clos : son but est de revenir chez lui, à son foyer, devant sa cheminée.

4. L'aventurier hors des limites de *l'Odyssée* : L'Ulysse de Dante.

La rupture de cet enfermement en soi-même, et donc l'ouverture à autre chose, la véritable aventure, nous est donnée par l'Ulysse de Dante (*Enfer*, chant XXVI)

Au départ, l'interrogation de Dante qui, n'ayant pu lire *l'Odyssée* jusqu'à la fin, interroge Ulysse et imagine une autre conclusion, effrayante : au lieu de rentrer à Ithaque, en son lieu de naissance, Ulysse va tenter de *s'aventurer* sur l'Océan. Il brise donc les limites du monde même, le voyage ne consiste plus à revenir, mais à l'éloigner, et des surcroît, ce n'est pas un accident, mais par une transgression délibérée qu'Ulysse dépasse ainsi les limites du lieu assigné à l'habitation des hommes. Il fera naufrage. Mais il voulait découvrir l'inconnu, et c'est cela qui mobilisait son désir, et c'est cela qui lui donnait l'énergie d'aller plus loin, comme à ses compagnons. Ulysse invente l'exploration du monde et, en cela, plus qu'il ne découvre des terres nouvelles, il rend manifeste le drame de l'homme, essentiellement condamné à vivre dans un monde dont il ne connaît pas toute l'étendue, et qui l'interroge sans jamais répondre. Le discours d'Ulysse à ses matelots sera gravé sur les vaisseaux qui plus tard on fera débarquer sur d'autres planètes.

Conclusion : Voyage sans retour.

De la géographie à l'histoire

Cette ouverture, c'est celle qui va de la géographie à l'histoire, passage d'un monde antique où tout arrive selon des cycles répétitifs, au monde moderne où chaque chose n'arrive qu'une fois, et à jamais, ce qui est effrayant. C'est cela, *au fond*, l'histoire.

De l'échec de l'histoire à la géographie

Et l'on peut observer que l'histoire, lorsque elle aussi ne parvient pas à créer du nouveau, mais ne fait que prolonger, alourdir, le drame de l'agir humain, revient alors, piteusement, à la géographie. C'est que semble enseigner *l'Odyssée* :

L'Iliade, la guerre de Troie, c'était peut-être l'histoire, en tout cas elles étaient histoire par leur violence et leur dureté : la guerre de Troie, ce sont des drames horribles, des meurtres, des crimes, du malheur ajouté au malheur, des nuits cruelles qui sont des nuits éternelles, comme la prise de Troie, du deuil réfléchi dans le deuil, comme la prière de Priam aux pieds d'Achille.

Après cela, il y a en effet quelque chose de piteux dans *l'Odyssée*, dans le hasardeux retour chez lui du héros combattant, avec toutes ses mésaventures. On notera une structure dramatique

comparable dans une autre histoire, encore plus terrible, parce que vraie, celle de Primo Levi. *Si c'est un homme* raconte l'effrayante déportation, mais lorsque l'homme retrouve la liberté, il n'a pas pour autant retrouvé son chez soi, *La Trêve* — qui est une Odyssée — raconte donc le retour, et, pour ainsi dire la presque impossibilité de revenir d'aussi loin.

Ce qui pose les questions fondamentales : qu'est-ce qu'une Odyssée, ou, est-il possible de rentrer chez soi ? il y a des événements, des aventures, qui ne nous apprennent strictement rien, mais dont il n'est pas possible, descriptivement dit, de se remettre ou, conceptuellement dit, qui font perdre toute possibilité de direction, qui font perdre le monde. Quand plus rien n'est possible, c'est la fin du monde, voilà l'histoire, voilà la guerre. La question, c'est bien de savoir si on en revient. C'est la question de l'Odyssée, et cela, en effet, est une aventure.

Jean-Louis Poirier
Professeur honoraire de philosophie en Première supérieure au lycée Henri-IV
Doyen honoraire de l'Inspection générale

Conférence prononcée le 5 décembre 2017.

Nausicaa - *Odyssée*, Chant VI.

Après que Nausikaa et ses servantes eurent mangé, elles jouèrent à la balle, ayant dénoué les bandelettes de leur tête. Et Nausikaa aux beaux bras commença une mélopée. Ainsi Artémis marche sur les montagnes, joyeuse de ses flèches, et, sur le Tèygéto escarpé ou l'Érymanthos, se réjouit des sangliers et des cerfs rapides. Et les nymphes agrestes, filles de Zeus tempétueux, jouent avec elle, et Lètô se réjouit dans son cœur. Artémis les dépasse toutes de la tête et du front, et on la reconnaît facilement, bien qu'elles soient toutes belles. Ainsi la jeune vierge brillait au milieu de ses femmes.

Mais quand il fallut plier les beaux vêtements, atteler les mulets et retourner vers la demeure, alors Athènè, la déesse aux yeux clairs, eut d'autres pensées, et elle voulut qu'Odysseus se réveillât et vît la vierge aux beaux yeux, et qu'elle le conduisît à la ville des Phaiakiens. Alors, la jeune reine jeta une balle à l'une de ses femmes, et la balle s'égara et tomba dans le fleuve profond. Et toutes poussèrent de hautes clameurs, et le divin Odysseus s'éveilla. Et, s'asseyant, il délibéra dans son esprit et dans son cœur :

– Hélas ! à quels hommes appartient cette terre où je suis venu ? Sont-ils injurieux, sauvages, injustes, ou hospitaliers, et leur esprit craint-il les dieux ? J'ai entendu des clameurs de jeunes filles. Est-ce la voix des nymphes qui habitent le sommet des montagnes et les sources des fleuves et les marais herbus, ou suis-je près d'entendre la voix des hommes ? Je m'en assurerai et je verrai.

Ayant ainsi parlé, le divin Odysseus sortit du milieu des arbustes, et il arracha de sa main vigoureuse un rameau épais afin de voiler sa nudité sous les feuilles. Et il se hâta, comme un lion des montagnes, confiant dans ses forces, marche à travers les pluies et les vents. Ses yeux luisent ardemment, et il se jette sur les boeufs, les brebis ou les cerfs sauvages, car son ventre le pousse à attaquer les troupeaux et à pénétrer dans leur solide demeure. Ainsi Odysseus parut au milieu des jeunes filles aux beaux cheveux, tout nu qu'il était, car la nécessité l'y contraignait. Et il leur apparut horrible et souillé par l'écume de la mer, et elles s'enfuirent, çà et là, sur les hauteurs du rivage. Et, seule, la fille d'Alkinoos

resta, car Athènè avait mis l'audace dans son coeur et chassé la crainte de ses membres. Elle resta donc seule en face d'Odysseus.

Les sirènes - *Odysée*, Chant XII.

– Ô amis, il ne faut pas qu'un seul, et même deux seulement d'entre nous, sachent ce que m'a prédit la noble déesse Kirkè ; mais il faut que nous le sachions tous, et je vous le dirai. Nous mourrons après, ou, évitant le danger, nous échapperons à la mort et à la kèr. Avant tout, elle nous ordonne de fuir le chant et la prairie des divines Seirènes, et à moi seul elle permet de les écouter ; mais liez-moi fortement avec des cordes, debout contre le, mât, afin que j'y reste immobile, et, si je vous supplie et vous ordonne de me délier, alors, au contraire, chargez-moi de plus de liens.

Et je disais cela à mes compagnons, et, pendant ce temps, la nef bien construite approcha rapidement de l'île des Seirènes, tant le vent favorable nous poussait ; mais il s'apaisa aussitôt, et il fit silence, et un daimôn assoupit les flots. Alors, mes compagnons, se levant, plièrent les voiles et les déposèrent dans la nef creuse ; et, s'étant assis, ils blanchirent l'eau avec leurs avirons polis. Et je coupai, à l'aide de l'airain tranchant, une grande masse ronde de cire, dont je pressai les morceaux dans mes fortes mains ; et la cire s'amollit, car la chaleur du roi Hélios était brûlante, et j'employais une grande force. Et je fermai les oreilles de tous mes compagnons. Et, dans la nef, ils me lièrent avec des cordes, par les pieds et les mains, debout contre le mât. Puis, s'asseyant, ils frappèrent de leurs avirons la mer écumeuse.

Et nous approchâmes à la portée de la voix, et la nef rapide, étant proche, fut promptement aperçue par les Seirènes, et elles chantèrent leur chant harmonieux :

– Viens, ô illustre Odysseus, grande gloire des Akhaiens. Arrête ta nef, afin d'écouter notre voix. Aucun homme n'a dépassé notre île sur sa nef noire sans écouter notre douce voix ; puis, il s'éloigne, plein de joie, et sachant de nombreuses choses. Nous savons, en effet, tout ce que les Akhaiens et les Troiens ont subi devant la grande Troiè par la volonté des dieux, et nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière.

Elles chantaient ainsi, faisant résonner leur belle voix, et mon coeur voulait les entendre ; et, en remuant les sourcils, je fis signe à mes compagnons de me détacher ; mais ils agitaient plus ardemment les avirons ; et, aussitôt, Périmèdès et Eurylokhos, se levant, me chargèrent de plus de liens.

Après que nous les eûmes dépassées et que nous n'entendîmes plus leur voix et leur chant, mes chers compagnons retirèrent la cire de leurs oreilles et me détachèrent ; mais, à peine avions-nous laissé l'île, que je vis de la fumée et de grands flots et que j'entendis un bruit immense. Et mes compagnons, frappés de crainte, laissèrent les avirons tomber de leurs mains. Et le courant emportait la nef, parce qu'ils n'agitaient plus les avirons. Et moi, courant çà et là, j'exhortai chacun d'eux par de douces paroles :

Dante, *Enfer*, chant XXVI.

Lorsque je m'arrachai à Circé, qui me retint plus d'une année là-bas près de Gaète, avant qu'Énée ne lui donne ce nom, ni la douceur d'un fils, ni la piété à l'égard d'un vieux père, ni la dette d'amour qui devait faire la joie de Pénélope, ne purent vaincre en moi l'ardeur que j'eus à devenir l'homme qui a fait l'expérience du monde, des vices des hommes et de leur valeur ; mais je me mis en haute mer, et m'en fus au grand large, seul avec un navire et cette petite compagnie dont je ne fus point abandonné. Je vis l'une et l'autre rive jusqu'à l'Espagne, jusqu'au Maroc et jusqu'à l'île des Sardes et les îles alentour, baignées par cette mer. Moi et mes compagnons étions vieux et ralentis par l'âge

lorsque nous parvînmes à cet étroit chenal qu'Hercule marqua de ses signaux afin que l'homme ne s'aventure pas plus avant ; à main droite je laissais Séville, de l'autre, j'avais déjà dépassé Ceuta. “Ô frères, dis-je, qui avez bravé cent mille périls pour rejoindre l'occident, ne refusez pas au peu de vigilance qui soutient encore ce qui vous reste de sensation, en suivant la route du soleil, l'expérience du monde sans nations. Considérez la semence d'où vous venez : vous ne fûtes point faits pour vivre comme les bêtes, mais pour rechercher l'excellence et le savoir.” Par ce bref discours, je rendis mes compagnons si enflammés à se mettre en chemin que c'est à grand-peine que par après je les aurais retenus ; notre vaisseau tournant sa poupe vers le matin, de nos rames nous fîmes des ailes pour une folle envolée, ne cessant de tirer vers bâbord. Déjà la nuit voyait toutes les étoiles de l'autre pôle, et le nôtre était si bas qu'il n'émergeait plus au-dessus de l'horizon marin. Cinq fois rallumée et autant de fois éteinte fut la lumière qui descend de la lune, après que nous fûmes entrés en la grande traversée, lorsque nous apparut une montagne, brune dans le lointain, et qui me sembla plus haute que toutes celles que j'avais jamais vues. Mais notre allégresse eut tôt fait de se tourner en pleurs ; car de la terre nouvelle un tourbillon naquit et frappa le gaillard d'avant. Par trois fois toutes les vagues firent tourner le navire ; la quatrième fois elles soulevèrent la poupe en l'air pendant que la proue s'enfonçait, comme il plut à un Autre, jusqu'à ce que la mer fût au-dessus de nous refermée.